

Jean SERGE-Jacques BREL

sur Europe 1 - Décembre 1965 (IV)

INTERVIEW

Entretien

J.S. : Bonsoir, Jacques BREL.

J.B. : Bonsoir, Jean SERGE.

J.S. : Jacques BREL, ce soir, avant de reprendre la semaine prochaine la série de vos rencontres avec Georges BRASSENS, je voudrais vous demander si vous acceptez de faire le point, non pas le point sur vos réunions avec BRASSENS, mais faire le point sur Georges BRASSENS? Ces réunions nous ont permis de parler peut-être différemment de la manière dont vous parlez d'habitude ensemble, puisqu'on vous a forcés à aborder certains problèmes.

J.B. : Oui, c'est-à-dire que dans une certaine mesure, j'ai parlé avec BRASSENS de choses dont, moi, je n'aurais jamais parlé, je crois, et lui n'a jamais parlé de ça non plus. Ca me paraît impensable. C'est vous qui avez obligé par moments une discussion sur certains points qui... comment dire...qu'on n'aurait jamais osé aborder, peut-être l'un vis-à-vis de l'autre, faire le point, ça c'est absolument impossible, c'est-à-dire que les différences qu'il y a sont celles que je connaissais depuis longtemps, enfin elles s'affirment peut-être un peu davantage, et les points communs, c'est la même chose. Il y a quand même deux ou trois points où il y a une soudure presque totale entre BRASSENS et moi, et je constate avec le temps que cette soudure est peut-être de plus en plus solide; voilà, en gros, c'est ça.

J.S. : Jacques BREL, maintenant, après ces rencontres, on a plus que jamais envie que vous dressiez un portrait de BRASSENS tel que non pas vous l'imaginez, mais tel que vous le broseriez si vous étiez peintre, et comme votre manière d'écrire des chansons est tout de même très proche de celle d'un peintre, je crois qu'il serait intéressant que vous fassiez le portrait de Georges BRASSENS.

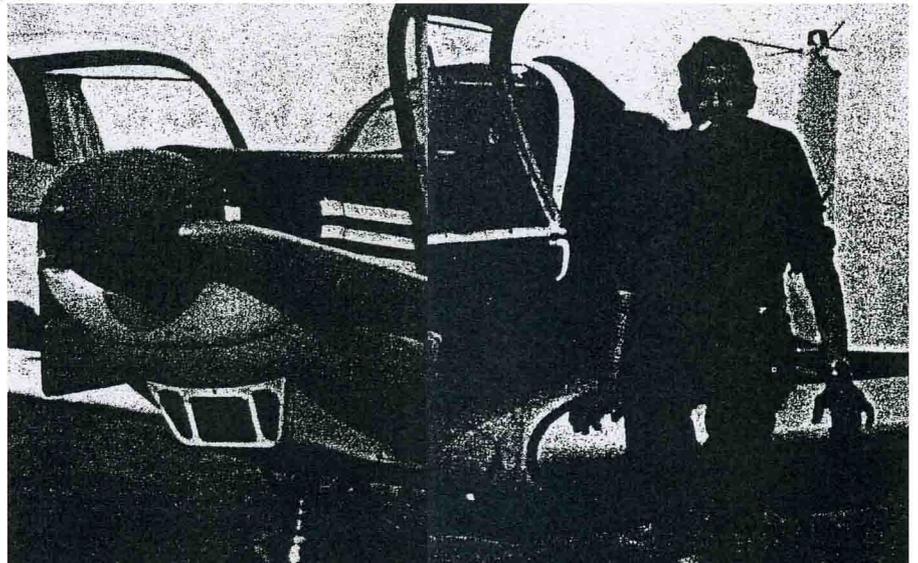
J.B. : Et bien, BRASSENS, si je devais le peindre, je le peindrais obligatoirement à l'ombre de quelque chose parce que BRASSENS, c'est toujours à l'ombre de quelque chose, par exemple, la tendresse de BRASSENS, qu'elle soit amoureuse ou qu'elle soit fraternelle, est toujours une tendresse filiale, donc je la mettrais là, à l'ombre, je peux pas bien expliquer, mais à l'ombre avec des couleurs très vives, puis à l'ombre d'une chose que lui-même modifie tout le temps, mais écrit un peu dans les jupes de la sagesse, je peux pas bien m'exprimer autrement. Mais c'est comme ça.

J.S. : Est-ce que vous ne trouvez pas que physiquement, les tempes grises de BRASSENS donnent l'impression de ne pas être vraies, tellement ça lui va bien?

J.B. : Oui, c'est ça...et en plus, BRASSENS a rajeuni. Alors physiquement, ceux qui ne l'ont pas vu depuis longtemps, BRASSENS a rajeuni et puis il sera toujours...il mourra jeune homme, enfin il n'y a rien à faire, c'est bien, c'est merveilleux.

J.S. : Vous avez un jour parlé de sa beauté, de son espèce de beauté plastique, de son côté profil de médaille, mais est-ce que vous ne pensez pas que c'est cette solidité presque de bronze qui permet à ses chansons d'avoir l'air aussi solide.

J.B. : Je ne sais pas, non, parce que je crois assez naïvement que le visage des gens ressemble à leur caractère après un certain temps, pas à 20 ans, mais après oui, je crois que c'est le contraire, cette espèce de force...c'est un César, BRASSENS!



C'est un César qui joue du pipeau, un César qui va en guerre, c'est un César qui joue du pipeau et tout finit par ressembler à cette espèce de solidité enfin qu'il a... Il est terrien BRASSENS, alors, il écrit ses chansons lentement, ça, je crois le savoir, et puis c'est mesuré, son visage ressemble à ses chansons, mais ses chansons ressemblaient à lui avant que son visage ne ressemble à lui.

J.S. : Oui, en somme, ses chansons ont fini par modeler son visage.

J.B. : C'est ça. C'est-à-dire que c'est la même source qui rayonne et qui modifie les deux.

J.S. : Mais pour reparler de cette confrontation que vous-même et Georges BRASSENS...

J.B. : On ne peut pas parler de confrontation, d'ailleurs.

J.S. : Non, bien sûr, même pas de duo.

J.B. : Non, on peut presque parler de dialogue, enfin, là...

J.S. : Bien. Est-ce que vous n'avez pas l'impression, maintenant, Jacques BREL, après ces quelques échanges de mots que le micro a enregistrés, est-ce que vous n'avez pas l'impression que, si BRASSENS a envie de traiter un sujet que vous avez traité dans une chanson, ou vous-même, Jacques BREL, si vous avez envie de traiter un sujet très proche, un sujet de BRASSENS, est-ce que vous ne serez pas entraînés l'un et l'autre à repenser vos contacts?

J.B. : Non, je ne pense pas. Alors ça, je ne pense vraiment pas, parce qu'effectivement, on traite les mêmes sujets pratiquement. Enfin sans arrêt, il y a des sujets qui se recourent, parce que d'abord -ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est lui- il y a peu de sujets, c'est vrai, il y a peu de choses qu'on croit intéressantes à raconter; mais je ne crois pas, parce que de toute façon, je crois que quand on écrit, on ne pense qu'à soi quand même, je crois. Donc, il est possible que l'on chante une chanson non pas à cause de ses dialogues, ça, c'est possible, mais il me paraît impossible qu'on ne l'écrive pas avant.

J.S. : Jacques BREL, tout à fait hors du micro, vous avez un jour parlé avec Georges BRASSENS de votre passion pour l'aviation. Est-ce que ça a apporté, même dans le choix que ça vous permettait de faire dans vos chansons, l'espèce d'éloignement?

J.B. : Oui.

J.S. : BRASSENS lui, reste enfermé dans sa ferme ou dans sa maison du XIVème arrondissement, mais vous, l'avion, vous nous avez dit hors micro...

J.B. : C'est-à-dire, ça n'influe pas directement, rien n'influe directement sur les chansons, ça influe sur la manière de vivre, sur la manière de penser ou de ne pas penser, en tout cas, l'avion fait que j'ai beaucoup moins peur, j'ai beaucoup moins peur de me tromper, j'ai beaucoup moins peur de dire exactement

le fond de ma pensée, ça, c'est un peu l'avion, c'est un peu toutes sortes de bêtises et de sottises que j'ai posées tout seul avant, mais l'avion m'aide à ça, j'ai beaucoup moins peur maintenant.

J.S. : Est-ce que l'avion vous aide à faire une sélection préalable dans votre travail?

J.B. : Non, mais c'est-à-dire que quand je vole, par exemple, je m'accroche à une idée, mettons pendant un mois ou un mois et demi, une histoire que je voudrais écrire, c'est fou, si cette histoire est vraiment tarabiscotée, comme elle paraît ridicule à deux mille mètres. Ça vous paraît tout à coup ridicule à deux mille mètres..., et puis, il y a un malheureux moteur qui vous supporte; si jamais il s'arrête, il se passe des choses toujours un peu désagréables. Enfin, là...cette idée vous paraît absolument idiote...alors que cette idée est relativement essentielle, enfin, n'employons pas des grands mots, mais si elle est un petit peu importante -si elle vous paraît un petit peu importante- et bien, elle tient à deux mille mètres, elle tient le coup. Effectivement, c'est une idée qui vaut quand même quelque chose.

*

* *